

En avion

J'avais très mal dormi. « Pour une fois je vais dormir en avion », j'avais dit à mon oncle avant de passer le contrôle. Ce ne fut pas cette fois non plus. Une heure d'attente. Des problèmes de circulation à cause du mauvais temps. Finalement on nous embarque. Une autre heure, bloqués sur la piste de décollage. Je n'avais aucune envie de partir et tout ça me mit de très mauvaise humeur. Je ferme les yeux. Rien à faire. Je feuillette le Monde Diplo. Rien qui m'intéresse. Le voisin qui râle sans arrêt m'irrite. J'essaie de lire quelques pages de JR. Rien à faire. Fiorenzo a beau dire que c'est un livre formidable et que je vais certainement l'aimer. Rien à faire, je le referme après la lecture de deux pages.

« Vous aimez Gaddis ? me demande mon voisin.

- Pas vraiment. C'est mon mari qui me l'a conseillé, mais... ce n'est pas mon genre.
- Moi, j'aime bien Gaddis même si dans le genre je préfère Delillo.
- J'ai lu un seul livre de Delillo et j'ai bien aimé. »

Nous parlons de littérature (nous avons des goûts assez différents), de politique (progressistes, mais on n'a pas les mêmes idées sur le nationalisme québécois), d'éducation (il enseigne au CÉGEP Montmorency), de psychologie... Disons que, en la cinquantaine de minutes entre « vous aimez Gaddis ? » et le décollage, nous avons survolé un peu tout ce dont on parle quand on ne sait pas quoi dire et on dit tout ce qui sort en automatique dans des milieux « cultivés ».

« Je vais essayer de dormir, lui dis-je quand on annonce qu'on peut détacher les ceintures.

- Moi aussi. Ça m'arrive de ronfler... n'hésitez pas à me réveiller, au cas où. »

Non. Je ne réussis pas. Je bouge comme un asticot sans trouver une bonne position.

... Et puis je ne sais pas... et puis... je pose une main sur sa cuisse. Il ne bouge pas. Est-ce qu'il dort déjà ? Non. Il tourne légèrement la tête : « Ça va ? » Je retire aussitôt ma main, mais il la recouvre doucement et d'un geste calme la pose sur la braguette. Je le regarde, il a les yeux fermés. Nous sommes comme deux étudiantes qui essaient de ne pas faire de bruit dans une bibliothèque. Derrière nous quelqu'un demande un jus de tomate à l'hôtesse. Une lumière s'allume plus loin dans l'allée. Il enlève sa main. Moi, la mienne.

- Je suis désolée... dis-je à voix basse.
- Ne le soyez pas.

Sa voix est presque neutre. Je l'aide à s'enlever la veste qui lui permet de couvrir ventre et cuisses. Il reprend ma main et la replace sur la braguette. Cette fois je le sens grossir. Je l'aide à tirer un peu sa veste sur ses genoux pour cacher davantage nos mouvements. Mon cœur bat plus vite, mais le reste de mon corps semble d'un calme incompréhensible, comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre.

Il ouvre discrètement sa ceinture. Et là tout change. J'ai peur qu'on nous voie. Peur qu'une hôtesse s'arrête. Peur du ridicule plus encore que du scandale. Pourtant cette peur me traverse comme une décharge chaude. Je garde les yeux fixés devant moi. Sa main guide la mienne avec une lenteur prudente. Je pourrais arrêter. Il suffirait d'un mot. D'un geste. Mais je ne bouge pas. Je tiens son sexe dans ma main comme un trophée. Je suis folle. Je lui baisse le zip et je reprends mon trophée.

Nous restons silencieux.

Je pourrais dormir maintenant, peut-être. Mais je suis traversée par une agitation nouvelle comme... comme à quinze ans dans le train pour Paris. Je sens sa présence autrement : l'odeur légère de savon et de café froid, le tissu de sa veste qui frôle mon bras, sa respiration régulière.

— Vous faites souvent ça ? demande-t-il avec un sourire discret.

— Quoi ?

— Surprendre des hommes dans les avions.

Je ris malgré moi. Un rire étouffé, nerveux.

— Non. Je n'ai jamais fait ça.

Il hoche la tête, comme s'il me croyait. Et alors... alors je glisse ma main sous le slip, et le trophée se transforme entre mes doigts en... en un morceau d'âme qui lentement se repose, et apaise la mienne. Nous nous endormons comme trois enfants.

Réveillés par le « *Fasten your seatbelts* », nous échangeons un sourire doux, doux comme son sexe endormi, comme mon âme apaisée. Nous nous remettons en ordre. Décents ? Mais avons-nous été indécents ? Nous parlons de tout et de rien jusqu'à l'annonce de l'atterrissage. On échange nos numéros de téléphone.

Plus de trente ans après, nous continuons à être de très bons amis. Il est mon meilleur ami. On n'a plus jamais parlé de notre aventure. Nous n'en avons pas eu d'autres.